



Le Pari Chrétien- *une autre vision du monde et du politique*

Prologue

J'aimerais d'abord vous dire combien je suis touché de votre invitation, ému de découvrir votre pays et empli de gratitude et de joie à l'accueil que vous me faites. Pourtant, je suis obligé de commencer par quelques considérations françaises car ce sont elles qui ont motivé ma réflexion.

Les années 2016 et 2017 ont été marquées par une interminable campagne électorale qui a, comme toujours, agité le pays. Quelques mois plus tôt, j'avais été attristé devant l'accueil réservé par certains catholiques aux gestes prophétiques du pape François en faveur des plus pauvres, notamment des migrants. La profonde division des catholiques quant à la chose politique m'a profondément touché. Une telle division a laissé entrevoir une grande confusion sur ce que pouvait vouloir dire être chrétien en politique.

Cela amène à deux questions redoutables: en premier lieu, l'appel du Christ à l'amour est-il de nature à modifier nos comportements politiques ou ceux-ci obéissent-ils à d'autres règles, cantonnant la foi au domaine de la vie privé ? En second lieu, en quoi les préceptes chrétiens sont-ils articulables avec une société qui ne l'est pas ou ne l'est plus? Ou plus précisément, quel rapport le chrétien entretient-il avec le monde: d'opposition, de coopération? de proximité, de distance? de méfiance, de confiance? De pouvoir, de service ? Telles sont les interrogations vertigineuses auxquelles conduit ce questionnement.

Le mouvement de ma réflexion se décomposera en trois temps. Tout d'abord, j'essaierai de discerner ce que l'Évangile nous dit sur notre rapport aux autres et sur la politique. Nous verrons, dans le sillage du pape François et de ses prédécesseurs, qu'on ne peut choisir dans l'Évangile ce qui nous arrange en délaissant ce qui crée des résistances en nous.

Ensuite, j'aborderai la question du positionnement du chrétien dans un monde qui ne l'est pas. Héritiers d'une histoire parfois enfermante, nous avons besoin de reprendre la réflexion pour éviter les écueils et relever les défis, en partie nouveaux, que pose la situation actuelle de notre monde.

Enfin, un certain nombre de postures qui parasitent notre raisonnement étant évacuées, j'irai au cœur de ce que le Christ propose : un rapport au monde renouvelé dans une triple optique de communion, de transfiguration et de conversion.

1- Suivre le Christ: l'évangile comme guide pour les chrétiens

Je m'attacherai à évoquer trois domaines. Les questions d'éthique liées au respect de la vie ; celles qui concernent la justice sociale; et au croisement des deux, la question si actuelle de l'accueil réservé aux migrants.

Dans les préceptes évangéliques, tout est lié

Dans son encyclique *Laudato si*, le pape François utilise à neuf reprises l'expression «tout est lié». Ce

texte sur «la sauvegarde de la maison commune» a pu être présenté comme une encyclique sur l'écologie, ce qui n'est pas faux, à condition de préciser qu'il s'agit d'une écologie intégrale, soucieuse du respect de l'environnement mais aussi de la personne humaine, et donc de l'éthique sociale. Au risque de ne pas être compris, François lie à toutes ces considérations sociales et environnementales les questions éthiques les plus délicates comme ce qui concerne le respect de la vie de la conception à la mort naturelle.

Dans l'évangile, tout est lié en effet, mais sur quoi insiste d'abord Jésus si ce n'est sur la primauté du souci des pauvres, des étrangers et des malades, c'est-à-dire des plus faibles et des plus vulnérables ? Il met aussi constamment en garde contre l'argent, la convoitise, l'avidité, la violence, mais aussi le jugement de l'autre - comme dans la scène de la femme adultère ou la parabole de la paille et de la poutre - et le fait de lui imposer des fardeaux trop lourds («Ils attachent de pesants fardeaux, difficiles à porter, et ils en chargent les épaules des gens ; mais eux-mêmes ne veulent pas les remuer du doigt »¹).

On pourrait rétorquer que mon prisme est contestable, mais à y réfléchir, non seulement il me semble que disant cela je rends compte fidèlement du texte évangélique, mais en outre, Jésus insiste fortement lorsqu'il évoque le jugement final. Sur quoi, de fait, serons-nous jugés ? À quel tamis nos actes seront-ils passés pour éliminer les impuretés et garder ce qui aura fait la beauté de notre existence ? Il suffit de lire Matthieu 25 :

«Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi!»

[...] Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »².

Ce dont parle Jésus et qui concerne notre entrée dans le Royaume, relève du politique: cela renvoie à la justice sociale, à l'accueil du plus faible, au respect de la personne humaine, à la fraternité ou à la solidarité. Tous ces mots sont au cœur du souci chrétien, mais ils parlent aussi à bien des personnes qui ne croient pas.

La question de l'accueil de l'étranger

La question des migrants constitue un bon terreau d'analyse: elle est en effet très complexe et personne n'a a priori la bonne réponse toute faite à proposer. Justement! Avant de débattre de ce qui est possible de faire ou pas, ce qui est toujours légitime, il faut en amont rappeler un principe très simple. A minima, un chrétien ne peut pas, *par principe*, refuser l'accueil de réfugiés. Les peurs, si compréhensibles soient-elles, la prudence, si légitime soit-elle - et c'est, selon Aristote, la sagesse politique même³ -, ne justifient en aucun cas un *non de principe*. Le non de principe est absolument en contradiction avec le texte biblique, sa lettre et son esprit. Refuser un *non de principe* ne signifie pas pour autant que j'appelle à un oui automatique sans prendre en compte les contingences réelles.

Il est donc impossible de refuser par principe cet accueil, sauf à refuser d'être chrétien. Mais une objection est apparue récemment : l'appel à la charité de l'Évangile ne concernerait pas la politique. La parabole du Bon Samaritain est belle, mais elle relèverait de la charité individuelle. Or cet argument ne repose sur rien : aucune mention dans l'Évangile, ni chez les Pères de l'Église, ni dans la doctrine sociale de l'Église ne vient séparer morale individuelle et politique. Au contraire, la politique

¹ Mt 23, 4.

² Mt 25, 34-46.

³ Aristote, Éthique à Nicomaque, Livre VI, 8, 1141b20.

a toujours été considérée par la pensée traditionnelle à laquelle l'Église se réfère, comme une branche de l'éthique, distincte, mais pas séparée. Il est important de tenir cette ligne. L'homme n'est pas morcelé, il est un. Mettre le politique hors du champ de l'éthique viendrait adouber une logique de raison d'État qui est profondément étrangère à la pensée traditionnelle et au christianisme.

Si le Pape François est si radical sur la question des migrants, c'est, outre par esprit évangélique, parce qu'il sait que l'homme est en danger. On ne peut accueillir correctement son discours sans le mettre en lien avec une dénonciation sans appel des atteintes à la vie humaine dans les questions éthiques comme l'avortement ou l'euthanasie, et des méfaits de l'argent dans un monde où l'homme est de plus en plus exploité par l'homme et où l'inégalité des richesses croît de manière indécente. Face à ces périls, l'Église fait front, interpelle, dans une position de vigie. François le fait avec son tempérament entier et concret. Il est légitime que les laïcs s'emparent de ses propositions et essaient de les confronter à la réalité dont ils sont responsables. Il est en revanche attristant que des chrétiens soient sourds au cri d'alerte du pape sur l'avenir de l'homme.

...La question sociale

La question se pose en des termes similaires pour la préférence pour les pauvres, issue, dans la doctrine sociale de l'Église, du concept de la destination universelle des biens. Tous les biens de ce monde sont destinés, non pas à être captés pour soi, mais à être le plus largement partagés, ce qui n'exclut pas d'ailleurs ni la propriété privée, ni l'inégalité des richesses. L'Église n'est pas communiste. Mais les biens dont jouit l'homme ont par nature une destination universelle.

«Dieu a destiné la terre et tout ce qu'elle contient à l'usage de tous les hommes et de tous les peuples, en sorte que les biens de la création doivent équitablement affluer entre les mains de tous, selon la règle de la justice, inséparable de la charité»¹.

De fait, le droit de propriété ne peut être considéré comme un absolu, et il est subordonné à la destination universelle des biens². Toute possession privée a donc une fonction sociale³. L'option préférentielle pour les pauvres doit donc informer non seulement les politiques étatiques, mais aussi les comportements des citoyens. C'est « l'option préférentielle pour les pauvres »⁴ qui est une position théologique impliquant la priorité donnée aux plus pauvres a récemment rappelé le pape François⁵.

On a vu aux États-Unis les réactions aux discours du pape François d'un lobby libéral qui n'acceptait pas ses propos incisifs face à « l'idolâtrie de l'argent »⁶. Comme les opposants au discours des papes sur l'accueil de l'étranger, il s'agit de les discréditer sur le même mode: ce sont des pensées iréniques, la réalité économique est tout autre, le pape n'y connaît rien. Combien ont pensé la même chose au soir du sermon sur la montagne, lorsque descendant sur les rives du lac de Tibériade, ils se remémoraient les Béatitudes: « Heureux les pauvres de cœur, le royaume des cieux est à eux »⁷. Ou ceux qui entendirent comme une douche froide les paroles de Jésus au jeune homme riche:

« Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi. »⁸

¹ Concile œcuménique de Vatican II, Constitution pastorale *Gaudium et spes*, 69.

² Jean-Paul II, Encyclique *Laborem exercens*, 14.

³ Jean XXIII, Encyclique *Mater et magistra*. Compendium §178.

⁴ Jean-Paul II, Discours à la Troisième conférence générale de l'Épiscopat latino-américain, Puebla, 28 janvier 1979, 1, 8.

⁵ François, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, 24 novembre 2013, §198.

⁶ François, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, *op.cit.*, §55.

⁷ Mt 5, 3

⁸ Mt 19, 21.

... le respect de la vie

Il en est de même pour le respect de la vie. Il est l'expression du magistère de l'Église issu du cinquième commandement, «tu ne tueras point» et ne saurait être, comme l'accueil de l'étranger ou la préférence pour le pauvre, jugé *par principe* inapplicable. Allons au cœur de la terrible question de l'avortement: on ne peut décréter que, *par principe*, ce précepte ne s'applique pas, même à l'enfant d'une femme violée ou à un enfant lourdement handicapé. Pour un chrétien la vie est un don de Dieu et toute vie est aussi valable, quelles que soient les conditions de la conception et la conformité de l'enfant aux codes sociaux.

Mais si les principes évangéliques sont très clairs, nul ne peut ignorer qu'ils ne sont pas partagés par l'ensemble de l'humanité. Dans ces conditions, comment les mettre en œuvre dans un monde qui y est parfois hostile, voire indifférent?

2- Être chrétien dans un monde qui ne l'est pas: les défis et les écueils

Être chrétien dans le monde, suivre le Christ, est un chemin pavé d'embûches, mais aussi rempli de défis exaltants. La principale équivoque concerne le rapport du chrétien au pouvoir. Les textes sont éloquentes: «Rendez à César ce qui est à César »¹ ou « Homme, qui donc m'a établi pour être votre juge ou l'arbitre de vos partages? »². Toute théocratie est étrangère à l'esprit du christianisme.

Les chrétiens n'ont pas à imposer leurs normes

La première conséquence est que si le Christ a refusé la royauté en ce monde, l'Église n'a pas à la chercher non plus. Cela implique à tout le moins pour les chrétiens une forme de distance par rapport au politique, ce qui ne veut dire ni désintérêt ni mépris. Pour reprendre les termes du discours de Benoît XVI devant le Parlement de Westminster, il ne s'agit pas pour les chrétiens d'imposer leurs normes ou de vouloir coûte que coûte diriger la société.

Trop souvent les chrétiens veulent que les lois soient conformes à leur foi, à leurs principes éthiques. Ils en font une ardente obligation, un devoir moral. Or, saint Thomas d'Aquin lui-même reconnaît que ce n'est pas possible:

«Or la loi humaine est portée pour la multitude des hommes, et la plupart d'entre eux ne sont pas parfaits en vertu. C'est pourquoi la loi humaine n'interdit pas tous les vices dont les hommes vertueux s'abstiennent, mais seulement les plus graves, dont il est possible à la majeure partie des gens de s'abstenir ; et surtout ceux qui nuisent à autrui. Sans l'interdiction de ces vices-là, en effet, la société humaine ne pourrait durer ; aussi la loi humaine interdit-elle les assassinats, les vols et autres choses de ce genre.»³

Il est important de ne pas absolutiser une sorte de *non possumus* catholique qui condamnerait les chrétiens à n'être plus acteurs de leur monde, à s'enfermer dans la critique stérile, à se couper de leurs frères en humanité.

Le mythe du retour à la chrétienté

¹ Mt 22, 21

² Lc 12, 14.

³ Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, Ia IIae Q96 a2.

Le modèle d'une chrétienté politique est une illusion. Mais les chrétiens ont du mal à s'y faire. Car l'histoire leur présente un magnifique trompe-l'œil qui les illusionne. Ils ont oublié qu'ils ont d'abord été une minorité et ont du mal à admettre qu'ils le sont aujourd'hui dans notre pays. De la fin du IV^e siècle, lorsque l'empereur Théodose fit du christianisme la religion officielle, jusqu'au milieu du XX^e siècle où le catholicisme fit la norme des mœurs, les catholiques furent de fait majoritaires et vécurent dans une société dominée par la morale chrétienne ou celui qui n'était pas chrétien ou ne vivait pas comme un chrétien était au mieux toléré et parfois persécuté. Certains aujourd'hui rêvent encore au retour à la chrétienté. Mais le christianisme ce n'est pas que la chrétienté historique!

Rêver au retour d'une chrétienté mythifiée, se construire un abri dans des communautés rassurantes, à l'abri des dangers du monde: nous avons à faire à deux tentations jumelles qui bien souvent concernent en alternance les mêmes personnes.

Le Christ n'a promis ni le triomphe temporel de l'Église, l'instauration d'un ordre chrétien; ni la tranquillité d'une vie chrétienne à l'abri du monde. La vie chrétienne n'est ni une route triomphale ni un long fleuve tranquille.

Une autre forme d'action politique

Prendre la mesure du fait que la politique n'est pas exclusivement la lourde machine des pouvoirs exécutif et législatif peut aussi donner aux chrétiens un espace de respiration. Par exemple, sans récuser le bien fondé de certaines manifestations, sur la question de l'avortement, plutôt que de s'épuiser à demander l'abrogation de la loi Veil aussi improbable qu'inextricable dans ses conséquences (que faire alors avec les deux cent mille femmes qui avortent chaque année qu'il faudrait en toute logique pénaliser?), pourquoi ne pas créer en priorité les conditions d'accueil des femmes en difficulté? La politique n'est pas seulement localisée dans le fonctionnement des institutions étatiques. Elle n'est pas seulement dans l'action de faire les lois ou de les faire appliquer. Créer, au sein de la vie associative ou paroissiale, les conditions de l'accueil des femmes enceintes pour qu'elles puissent garder leur enfant relève bien du politique puisqu'il s'agit bien d'œuvrer pour le bien de la cité.

On peut tirer le même fil dans tous les domaines: écologie, modification des habitudes de consommation. Chacun peut œuvrer à changer le monde. Cette liberté d'action du chrétien rejoint très concrètement ce que la doctrine sociale de l'Église appelle le principe de subsidiarité. Un des défis pour les chrétiens est donc de ne pas se laisser embarquer en toute bonne foi dans le culte d'un État rédempteur.

3 - Un autre rapport au politique et au monde: communion, transfiguration, conversion.

Repenser le bien commun comme communion

Le christianisme a repris de l'héritage grec ce qui en est sans doute la plus universelle et intemporelle perle: la notion de bien commun en politique. Cette notion cependant, après avoir été considérée comme une évidence par le christianisme médiéval, est devenue contestée par la modernité et mérite d'être pensée à frais nouveaux.

Comme l'a montré Gaston Fessard de manière très hégélienne, le Bien commun porte en lui cette médiation entre le «Bien de la communauté» et cette «Communauté du bien» qui consiste en ces droits

de la personne humaine qui peuvent être opposés à la tyrannie d'un intérêt collectif. Cette union qui distingue sans opposer est proprement un «Bien de la communion» c'est-à-dire un «lien à la fois spirituel et charnel», unité en même temps «concrète et universelle».

L'unité du genre humain implique donc qu'il existe un bien commun de l'humanité et que ce bien là est le plus commun de tous les biens puisqu'il concerne tous les hommes et qu'il met au premier plan la paix. La paix est cet état harmonieux qui peut régner entre les hommes et entre les peuples. Mais l'existence d'un bien commun universel ne veut pas dire pour autant que le chrétien n'a pas d'attache. La vie commune au sein de la cité peut participer du bien commun universel. En d'autres termes, le chrétien peut et doit aimer son pays car il lui permet d'être pleinement homme.

La dualité du rapport au monde: dehors et dedans

On voit ici très clairement à l'œuvre cette dualité au cœur de l'homme entre la finitude de sa condition et l'aspiration à l'infini qui fait de lui un être qui échappe – au moins dans la fine pointe de son âme - aux lois des déterminismes, entre l'inscription dans une histoire singulière et la participation à l'universalité de la nature humaine. Cette dualité, le christianisme la nomme dans l'opposition rhétorique entre le monde et ce qui n'est pas du monde, en d'autres termes la chair et l'esprit. Le monde est autour de chaque chrétien, mais également en lui, avec ses cohortes de *libido dominandi* comme l'évoquait saint Augustin : argent, sexe, pouvoir. Dans le monde mais non de ce monde, il éprouve de manière particulièrement aigüe cette dualité.

Quand Jean dit que le chrétien ne doit pas aimer le monde¹, il s'agit de celui de la convoitise et de la domination. Ce monde est celui de la mort, alors que Dieu donne la vie éternelle. Telle est la raison de l'opposition au monde : un choix de la vie. La position du chrétien demande un équilibre subtil comme le rappelle le concile Vatican II : les laïcs, qui doivent activement participer à la vie totale de l'Église, ne doivent pas seulement s'en tenir à l'animation chrétienne du monde, mais ils sont aussi appelés à être, en toutes circonstances et au cœur même de la communauté humaine, les témoins du Christ².

Se libérer des idoles

Les chrétiens aujourd'hui, on l'a vu, sont parfois tentés par l'illusion du contrôle, le rêve du retour à une chrétienté qui les rassurerait. Un autre écueil serait de faire d'un engagement quelconque un absolu: la nation, la liberté, le progrès économique, l'égalité, etc... En terme biblique c'est ce qui s'appelle une idole. Et l'idolâtrie est profondément ce qui sépare de Dieu, comme le dit le psalmiste:

«Qui peut gravir la montagne du Seigneur et se tenir dans le lieu saint ? L'homme au cœur pur, aux mains innocentes, qui ne livre pas son âme aux idoles (et ne dit pas de faux serments) »³.

Ce sont bien sûr les autres divinités, mais aussi tout ce qui remplace Dieu, et qui est symbolisé par le veau d'or adoré par le peuple hébreu dans le livre de l'Exode⁴. Au premier rang de ces idoles vient l'argent : «Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon» exhorte Jésus⁵. «N'allez pas compter sur la fraude et n'aspirez pas au profit; si vous amassez des richesses, n'y mettez pas votre cœur»⁶. La liste n'est pas limitative comme le souligne le catéchisme de l'Église catholique:

¹ 1 Jn 2, 15

² *Gaudium et spes* §43.4

³ Ps 23.

⁴ Ex 32.

⁵ Mt 6, 24.

⁶ Ps 61, 11.

«Il y a idolâtrie dès lors que l'homme honore et révère une créature à la place de Dieu, qu'il s'agisse des dieux ou des démons (par exemple le satanisme), de pouvoir, de plaisir, de la race, des ancêtres, de l'État, de l'argent, etc.»¹.

Sur le plan politique, on peut penser que tout attachement absolu à une notion, une entité, un groupe humain, absolu au sens d'exclure toute autre attache, groupe, notion, constitue une forme d'idolâtrie, même si cet attachement, dans une juste mesure, est bon. Quand l'amour de la patrie devient un nationalisme étriqué ou xénophobe, quand le culte de la liberté oublie la nécessité d'agir en fonction du bien commun, quand le souci du développement économique bat en brèche la justice sociale, quand la volonté d'égalité devient niveleuse, il peut s'agir, à des degrés divers, de cette idolâtrie dont le chrétien doit se méfier.

Le chrétien est donc un pèlerin sur terre, mais incarné dans une histoire et une culture: il ne doit ni idolâtrer ni désertier le politique. Il est dans le monde qu'il aime – à la manière dont Jésus l'a aimé, sans en prendre possession -, où il trouve un enracinement et une destinée, mais fondamentalement, il vient d'ailleurs et retourne ailleurs. Comme Abraham, il attend «la ville qui aurait de vraies fondations, la ville dont Dieu lui-même est le bâtisseur et l'architecte»² et il aspire «à une patrie meilleure, celle des cieux»³.

Le royaume existe déjà dans la présence du Christ⁴ et l'Église, dans lequel il est «mystérieusement présent»⁵, en est le commencement. Si le Christ nous exhorte à d'abord chercher le Royaume⁶, ce n'est pas en le construisant à la force du poignet. Nous le trouvons dans la parole et la présence de Dieu par le Christ ressuscité et vivant et par son Esprit qu'il nous a laissés. Non pas en l'édifiant nous-mêmes mais en nous laissant atteindre et rejoindre par lui.

Une logique de transfiguration...

Le rôle du chrétien n'est donc pas de chercher le pouvoir, de rentrer dans une logique de domination au sens où il voudrait imposer sa norme à la société. Il s'agit bien plus de transfigurer la politique au sens où un vitrail laisse passer la lumière. Lorsque Jésus est transfiguré sur la montagne⁷, il se laisse traverser par la lumière: sa divinité glorieuse vient illuminer son humanité sans la détruire. Si être chrétien est bien avant tout être un «autre Christ», le but du chrétien sur terre est de se laisser transfigurer. La transfiguration «est le sacrement de la seconde régénération» dit saint Thomas d'Aquin⁸; celui de notre propre résurrection⁹.

Qu'est-ce que cela veut dire au juste? Il s'agit bien de se laisser illuminer, de se laisser traverser par la Parole. Parce que l'homme n'est pas la source de cette Parole: en se nourrissant d'elle, il peut annoncer la Bonne Nouvelle. Chaque chrétien porte en lui de façon singulière l'annonce universelle de la dignité de chaque personne humaine, que seule une logique de communion peut respecter, à rebours de toutes les logiques d'intérêt (y compris prétendument général), de domination et de violence. C'est pour cela que le chrétien, et l'Église l'a parfaitement reconnu avec Vatican II, se doit de respecter la liberté de chacun, y compris la liberté religieuse, de croire ou de ne pas croire, sans pour autant sombrer dans un relativisme qui lui ferait mettre la lampe sous le boisseau. On peut mieux comprendre alors la parole

¹ CEC §2113.

² He 11, 10.

³ He 11, 16.

⁴ *Lumen gentium* §5.

⁵ *Lumen gentium* §3.

⁶ Mt 6, 33

⁷ Mt 17, 1-9.

⁸ Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, 3, 45, 4 ad 2.

⁹ *Catéchisme de l'Église catholique* §556.



de Jésus selon laquelle le chrétien est le sel de la terre et la lumière du monde. Une lecture superficielle pourrait laisser conclure qu'il est supérieur au reste du monde ou qu'il doit lui dicter sa loi. Relisons le texte:

«Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel devient fade, comment lui rendre de la saveur ? Il ne vaut plus rien: on le jette dehors et il est piétiné par les gens.

Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée.

Et l'on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau; on la met sur le lampadaire, et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison.

De même, que votre lumière brille devant les hommes : alors, voyant ce que vous faites de bien, ils rendront gloire à votre Père qui est aux cieux»¹.

En réalité, le sel n'est pas d'abord, comme on le croit souvent dans notre culture contemporaine, le condiment royal qui donne du goût aux aliments, mais, à l'époque de Jésus, en premier lieu, de manière vitale, ce qui les conserve de l'altération. Ce qui veut dire que le sel est au service des aliments, afin qu'ils puissent être utilisés comme il se doit, au moment où il convient. Le sel peut également servir à relever le goût des ingrédients. Mais en lui-même il n'est qu'au service du goût de l'aliment. De même la lumière sur le lampadaire n'est pas faite pour être regardée, mais pour éclairer ce qui va être regardé ; elle brille pour illuminer et magnifier et non pas pour sa propre gloire. Le chrétien est donc au monde pour l'aider à se révéler lui-même comme création d'un Dieu d'amour où la dignité de chaque personne humaine est inaltérable. Ce «savoir» du chrétien n'est pas le signe de sa supériorité, mais au contraire d'un don gratuit qu'il reçoit dans sa propre faiblesse. Paul nous le rappelle: «Ce trésor, nous le portons comme dans des vases d'argile ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire appartient à Dieu et ne vient pas de nous»².

... et de conversion

Nous pouvons prendre la mesure de ce que cet esprit de transfiguration et de communion nécessite: une logique de conversion. C'est à cela qu'incite les chrétiens, parfois de manière rude, le pape François qui, en digne fils d'Ignace de Loyola, connaît la difficulté du combat spirituel. Se convertir signifie « se tourner vers », en l'occurrence vers le Seigneur. Adopter en toutes circonstances une autre logique que celle de son propre moi au service de lui-même, pour épouser celle de l'amour et de la communion. Pour cela, point de sacrifice ni d'holocauste: «le sacrifice qui plaît à Dieu c'est un esprit brisé»³, c'est-à-dire qui a accepté sa faiblesse pour accueillir la puissance de Dieu. Car c'est quand l'homme se reconnaît faible qu'il est fort de la force de Dieu⁴, à l'image du Christ livré et crucifié. En ce sens, le christianisme inverse les postures politiques de domination. Il n'est pas contre la politique au sens où il reconnaît le bienfait de la vie sociale et la nécessité de chercher un bien commun. Mais il laisse la possibilité à la vie sociale de se laisser transfigurer pour que le bien commun des hommes puisse vivre d'une communion plus profonde et plus solide, une communion qui est un commun transfiguré par la grâce de l'Esprit Saint.

François Huguenin

Conferência proferida no IV Encontro Nacional de Leigos «*Este é o Tempo para esperar contra toda a esperança, para trabalhar pela Justiça e pela Paz, para amar as pessoas, para amá-las uma a uma*», a 18 de novembro de 2017, em Viseu

¹ Mt 5, 13-16.

² 2 Co 4, 7

³ Ps 50, 19.

⁴ 2 Co 12, 10.